

Revue française de Psychanalyse

Arguments des thèmes des numéros à venir

2022

numéro 2/2022 : Pouvoir des imagos

argument ci-dessous, publié en novembre 2020, date limite d'envoi des manuscrits : 1/09/2021

numéro 3/2022 : Espérance

argument ci-dessous, publié en février 2021, date limite d'envoi des manuscrits : 15/11/2021

numéro 4/2022 : L'absence

argument ci-dessous, publié en mai 2021, date limite d'envoi des manuscrits : 15/01/2022

2023

numéro 1/2023 : Haïr

argument ci-dessous, publié en juin 2021, date limite d'envoi des manuscrits : 01/07/2022

numéro 2/2023 : Négations

l'argument sera publié en septembre 2021, date limite d'envoi des manuscrits : 01/09/2022

numéro 3/2023 : Les restes

l'argument sera publié en novembre 2021, date limite d'envoi des manuscrits : 15/11/2022

numéro 4/2023 : Thème qui sera déterminé en février 2023

Numéro 2/2022

Argument du thème : Pouvoir des imagos

date limite des manuscrits : 01/09/2021

Kalyane FEJTÖ

Jean-François GOUIN

Je sais que vous avez ...une reine Teaea cachée
en vous, juste à l'intérieur de cette tête chevelue
qui est la vôtre. Et elle vous donne des ordres
comme la vieille souveraine tyrannique en
donnait à ses serfs. Elle dit : « Fais ceci ! » et
vous le faites, ou « Ne fais pas ça ! » et vous ne le faites
pas.

URSULA K. LE GUIN (Les dépossédés)

L'imago, mot d'origine latine, désigne une image symbolisant une personne réelle et permettant la persistance de sa présence malgré son absence. Elle représente un être dont elle est le portrait, tandis que le pluriel (*imagines*) servait à qualifier, à Rome, le masque de cire réalisé sur le mort et placé à l'entrée de la maison pour le commémorer. Une sorte de photographie avant la photographie en somme, un cliché fixant un désir d'éternité.

Mais son fondement psychique reste énigmatique et cette énigme contribue sans doute à lui donner la puissance de l'inconnaissable.

Freud emprunte le substantif à Jung qui lui-même s'était inspiré du titre d'un roman de Carl Spitteler paru en 1906. Dans la psychologie jungienne, l'imago vient remplacer le « complexe ». Plus tard le mot consacré sera celui d'« archétype », situé « entre inconscient et conscient dans une sorte de clair-obscur » et désignant l'influence des parents et des relations spécifiques de l'enfant. Quelle est aujourd'hui la portée clinique et théorique de ce concept dans la dynamique de l'œuvre freudienne et au-delà ?

Modèles inconscients, schémas formés à partir de la perception subjective des objets premiers, les imagos continuent d'exister psychiquement tandis que d'autres représentations plus évoluées des figures familiales se développent. Leur persistance peut alors signaler des points de fixation aliénants, témoins de la puissance qu'elles exercent sur la vie pulsionnelle. Ainsi en est-il des deux exemples freudiens que sont l'imago de mère phallique chez Léonard ou de père primitif dans *Totem et Tabou*.

Le terme apparaît pour la première fois chez Freud dans "La dynamique du transfert" (1912), année où fut précisément créée la revue *Imago* qui paraîtra jusqu'en 1941. C'est en effet grâce au transfert que se révèle « in presentia » la force des images parentales primitives. Pasche (1983), s'appuyant sur Pseudo Denys l'Aréopagite, fait le lien entre la définition apophatique de Dieu (c'est-à-dire défini par ce qu'il n'est pas) et la fonction du psychanalyste, et montre que c'est en temps qu'« imago zéro » que ce dernier sera en mesure de revêtir pour son patient l'habit imagoïque qui lui sera attribué. Mais si la projection de l'imago « dynamise » le transfert, ne peut-elle pas aussi constituer un obstacle important à l'engagement dans la cure, entraînant des mouvements de soumission ou de fuite, et ce parfois dès la première ren-

contre ? La problématique de l'interprétation trouve ici toute son importance et un enjeu clinique de taille consiste, dans certains cas dès le début, à objectiver notamment par le biais d'« interprétations précoces », la puissance imagoïque qui s'exerce contre la liberté associative (Baldacci, 2016). Ces interprétations permettent d'instaurer « l'écart sujet-fonction » (Donnet, 2007), autorisant ainsi l'engagement dans le traitement. Mais comment comprendre qu'à certains moments de la cure, le pouvoir des imagos se manifeste si violemment au niveau transférentiel, qu'il peut provoquer des actings, des ruptures soudaines et prématurées du processus ? Dans quelle mesure le contre-transfert de l'analyste intervient-il pour dépasser ces moments de crise ?

La problématique du transfert et de son interprétation s'articule à la question métapsychologique du mode d'internalisation des imagos. Freud y tente une réponse en assemblant les notions d'identification et de surmoi apparues avec la deuxième topique. Dans ce nouveau contexte, il retrouve la notion d'imago, montrant que dans la trajectoire menant vers son impersonnalisation, l'introjection des figures parentales constitue au départ une partie importante du surmoi. Dans « Le problème économique du masochisme » (1924), il écrit que progressivement le surmoi de l'enfant « signifierait » moins ses parents. Les « imagines », se détacheraient partiellement d'eux et se joindraient aux influences des maîtres, des modèles et des héros reconnus, et pour certains, au terme de l'évolution, se pareraient de « l'obscur puissance du destin. » (Freud 1924). Au cours de ce chemin se définirait la différence entre les imagos maternelle et paternelle.

Mais ne peut-on pas considérer la différenciation sexuelle entre les imagos comme une production après-coup ? Pour Paul Denis, l'imago « rassemble des caractéristiques issues des relations précoces *aux deux parents à la fois* ». (Nous soulignons) (Denis, 1996, p1115). Cette toute puissance qu'elle incarne serait celle des objets originaires indifférenciés, ceux qui pourvoient aux besoins et renvoient à la dépendance primordiale. Comment tenir compte de la part très archaïque de ce processus d'assimilation d'un moi à un autre qui lui est étranger, part qui aux dires de Freud lui-même, embrouillait sérieusement la question ?

Par la suite, les auteurs post-freudiens (Mélanie Klein, Bion, Lacan, Racamier...) vont approfondir le lien entre les imagos et leur dimension extrêmement précoce, en insistant chacun à sa façon sur le rôle de l'incorporation orale et sur la primauté de l'imago maternelle archaïque. Certaines configurations cliniques témoignent en effet de la surprésence d'un surmoi primitif infiltré par des imagos assimilées sur le modèle de la dévoration cannibale. Ainsi leur formation relèverait moins de mécanismes d'identification que d'incorporation orale ultra précoce.

Le travail sur la qualité du surmoi semble un des enjeux essentiels de l'élaboration de la puissance des imagos dans la vie psychique. Dans quelles conditions le passage des imagos à des identifications post-oedipiennes est-il possible ? « Le meurtre des imagos » (Gillibert 1978), le « conflit originaire », suivi d'un « deuil originaire » (Racamier 1998) semble un passage obligé pour un surmoi plus impersonnel.

Par ailleurs, il nous faut tenir compte de leur résurgence à différents moments de la vie. Comment aborder cette question avec l'enfant, l'adolescent, l'adulte et avec la personne âgée ? Paul Denis montre que jusqu'à la phase de latence « les imagos exercent une forte puissance sur la vie psychique, lesquelles ressurgissent à l'adolescence où les figures imagoïques viennent de nouveau coloniser le surmoi (Denis 1996). L'imago alors, par sa puissance, n'aurait-elle pas pour fonction de parer la menace de désorganisation narcissique liée à une surcharge économique nécessairement traumatique, en assurant un moi menacé d'impuissance ? Ce n'est pas le moindre des paradoxes que l'imago qui protège le narcissisme

et sert à la construction du sujet puisse en même temps aliéner ce même sujet. Comment, dans ces conditions, considérer le conflit possible entre les différentes imagos ?

Le rapport entre les imagos et les identifications s'enrichit par l'exploration de la dynamique groupale. Freud découvre en effet, le rôle capital de l'identification dans le fonctionnement psychique quand il abandonne la référence exclusive aux productions individuelles (entre 1895 et 1910) et se met à explorer les processus inconscients dans les groupes. La voie de ce changement de perspective ouverte par son questionnement sur « la dynamique du transfert », se poursuit dans « Totem et Tabou (1913) où est mentionnée la « substance commune » issue de la dévoration du corps de la mère originaire (déesse mère) et qui relie chacun des membres du clan et dans « Psychologie des foules et analyse du moi » (1921) où sont analysés les mécanismes d'identification au meneur mis à la place du surmoi. Mais de quel surmoi parle-t-on quand il s'agit de rendre compte de la répétition de régimes dictatoriaux ou totalitaires ?

L'écrivain égyptien Alaa el Awani dans un livre récent, s'interroge sur les ressorts des régimes autoritaires. Il prend l'exemple d'un dictateur dont le peuple a découvert l'ampleur des mensonges. Démasqué, celui-ci menace de démissionner, mais se voit néanmoins réclamé avec ferveur lors de manifestations grandioses au prétexte qu'il est le seul à « pouvoir les réunir » (Alaa el Awani 2020). Autrement dit, mieux vaut se ficeler collectivement à l'imgo que de tomber dans l'abîme. La représentation d'un objet tout puissant suscite aussi bien un sentiment de protection qu'un sentiment de persécution et ces deux faces sont présentes dans les figures des différents dieux qui ont peuplé l'histoire des religions...

Doit-on et peut-on se défaire de ce besoin collectif de l'imgo ?

Si Freud a montré en quoi la dynamique groupale dans les sociétés favorise la résurgence du besoin de soumission à des figures imagoïques, inversement, comme l'affirme Claude Pigott, « Dans l'histoire fantasmagorique de l'homme, seul le groupe détient suffisamment d'omnipotence pour se confronter à l'imgo originaire » (Pigott 1999). Cette position rejoint l'importance de la dimension groupale dans le meurtre du père de la horde et le caractère structurant de l'homosexualité sublimée décrit par Freud. Pour Pigott, la sortie de la dépendance de l'imgo maternelle archaïque et l'abandon de la phase œdipienne dépendent d'un passage par le groupe comme phase indispensable (cf. groupes d'adolescents). Le sujet aura alors intégré suffisamment d'omnipotence groupale pour garantir son identité. Ce groupe peut être trouvé au sein de la famille, mais aussi dans les différents aspects de la vie culturelle. Sur le plan de la réponse thérapeutique, lorsque le travail duel suscite la présence d'imagos trop puissantes, le recours aux thérapies de groupe ou au psychodrame psychanalytique s'avère très pertinent.

Ce terme d'imgo, familier aux psychanalystes, implique tout le développement de l'homme, compris comme être de culture. Il se trouve engagé dans la dynamique des petits et grands groupes et dans celle des individus qui en émanent et les composent. Le pendant s'exprime dans la nostalgie du tout, les rêves d'harmonie universelle ou de fusion affective, associés à la recherche d'une tutelle totalitaire et à la hantise du paradis perdu. Apporter une réflexion contemporaine à cette notion et à son utilité est le but de ce numéro de la Revue Française de Psychanalyse.

Références bibliographiques

Baldacci J.L., *L'analyse avec fin*, PUF, 2017.

Bion W R., (1965) *Recherche sur les petits groupes*. Paris, PUF, 2004.

- Denis P., *La période de latence. Eloge de la bêtise*. Paris, PUF, 2001.
- Denis P., « D'imagos en instances, un aspect de la morphologie du changement, *Revue française de psychanalyse*, 1996/4, pp. 1171-1186.
- Donnet J.L. « La neutralité et l'écart sujet-fonction » *Revue française de psychanalyse* 2007/3, pp. 747-762.
- El Aswany A., (2020) *Le Syndrome de la dictature*. Actes Sud.
- Freud, S. (1912b). Sur la dynamique du transfert. In *Œuvres complètes XI : 1911-1913* (pp. 107-116). Paris : Puf, 1998.
- Freud, S. (1912-13a). Totem et tabou : quelques concordances dans la vie d'âme des sauvages et des névrosés. In *Œuvres complètes XI : 1911-1913* (pp. 189-385). Paris : Puf, 1998.
- Freud, S. (1921c). Psychologie des masses et analyse du moi. In *Œuvres complètes XVI : 1921-1923* (pp. 1-83). Paris : Puf, 1991.
- Freud S. (1924c), Le problème économique du masochisme, *Névrose, Psychose et Perversion*, trad fr. D. Guérineau, Paris, PUF, 1973 : 295 ; *OCF.P*, XVII, 1992 : 20, *GWW*, XIII : 380-381.
- Gillibert J. "Le meurtre de l'imgo" in *L'oedipe maniaque, l'homme de constitution: une quête phalique* T.2. pp.58-93, Payot, 1978.
- Jung C G., (1912) *Métamorphose de L'âme et ses symboles*. Paris, 1953.
- Klein M., *La psychanalyse des enfants*. Collection Quadrige, Paris PUF, 2009.
- Lacan J., (1938) *La Famille*. L'Encyclopédie Française, tome VII. Paris, Larousse.
- Pasche F., (1983), *L'imgo zéro*. RFP 4, Tome XLVII, Les Imagos, juillet-aout, Paris, PUF, 1983.
- Pigott C., 1999) *Les imagos terribles*. LE COLLEGE DE PSYCHANALYSE GROUPELE ET FAMILIALE.
- Racamier P-C., (1995) *L'inceste et l'incestuel*. Paris, LES EDITIONS DU COLLEGE.

Numéro 3/2022

Argument du thème : Espérance

date limite des manuscrits : 15/11/2021

Pilar PUERTAS TEJEDOR*

Viuda de Epalza n°8-3°.48005 Bilbao .Espagne
pilpuertas@gmail.com

Benoît SERVANT**

53 Bd Henri Sellier 92150 Suresnes
benoit.y.servant@wanadoo.fr

Les gens passent leur vie à porter le réverbère sur lequel
ils s'appuient, mais quelque part au commencement,
il doit y avoir un réverbère qui tient tout seul.

D.W. Winnicott

Lettre à Donald Meltzer du 25 octobre 1966

L'espérance naît fondamentalement du caractère ouvert de l'avenir, à l'inverse du passé (Jankélévitch, 1974/1983). Cette ouverture s'offre donc aux aspirations du sujet qui vont « remplir » de contenus déterminés ce possible. Ses attentes concernent tant lui-même (en raison de son propre *devenir*) que l'extérieur, social et naturel. L'espérance contrebalance ainsi en permanence la crainte (d'évènements négatifs). S'y affirme la puissance de la vie, en butte à tout ce qui peut la contrarier. L'espérance en elle-même contribue au processus vital car elle permet de surmonter les découragements consécutifs aux obstacles et échecs, qui pourraient l'entraver. On pense ici à tout ce qui permet la survie dans des conditions menaçantes: guerre, maladie grave, précarité sociale, catastrophe naturelle. Comparée à l'espoir, dont elle est un synonyme, l'espérance comporte dans son usage la dimension plus globale, à résonance chrétienne (vertu théologale, relevant d'un don gratuit), d'une capacité à espérer, sans objet particulier, d'une forme de confiance fondamentale dans la fin heureuse de la Création (Schumacher, 2004). On sait que « C'est à la raison et à la culture que Freud transmettait le flambeau post-religieux » en les dotant « d'un pouvoir unifiant aussi grand que celui des religions, mais libre de la dimension illusoire d'un Dieu le Père » (Zaltzman, 1998, p. 67). Mais cet « espoir pour l'avenir que l'intellect – l'esprit scientifique, la raison – parvienne avec le temps à la dictature dans la vie psychique de l'homme » (Freud, 1933a[1932]/1984, p. 229) se heurte à son pessimisme quant à l'issue de l'affrontement entre *Eros* et *Thanatos*.

L'espérance contient également une part de réalisme, acceptant une dose d'incertitude, avec une probabilité suffisante d'aboutir et contribuant, par la mobilisation qu'elle suscite, à amplifier cette probabilité. Elle suppose pour cela la capacité d'évaluer un risque et de le prendre en toute connaissance de cause, d'anticiper une déception, une désillusion et de la supporter. Elle est, en raison de ces exigences, sujette à des déviations qui peuvent la « pervertir », la retournant contre la vie elle-même, et c'est ce à quoi nous avons affaire en pathologie, qui nous confronte aussi à son inversion en désespoir, de nos patients, et parfois de nous-mêmes en conséquence (André, 2002). C'est l'ensemble de ces aspects, conditions de possibilité de l'espérance, et ses déviations possibles, tels que la psychanalyse théorique (qui ne l'aborde pas directement sur un plan métapsychologique) et pratique (dont elle est par

* Psychologue clinicienne. Psychanalyste, membre titulaire avec fonction didactique de l'APM (Association psychanalytique de Madrid) actuellement directrice du CPN (centre psychanalytique du nord) filiale de l'APM.

** Psychiatre, Psychanalyste SPP.

contre un enjeu quotidien), peut nous aider à les comprendre, que nous invitons à penser dans ce numéro.

De la présentation de René Roussillon à son rapport au CPLF (1995), soulignons que pour être capable d'espérer, le sujet doit avoir accédé à une certaine *historicité*, à travers sa capacité à recevoir et s'appropriier ce qu'il a reçu de ses parents, sa capacité à surmonter l'expérience de l'effraction, transformation dans laquelle il reconnaît sa part et celle de l'objet, capacité enfin à symboliser son expérience, véritable « prise » interne sur les situations qu'il rencontre, à partir du jeu inter puis intrasubjectif. Dans ce parcours se constitue son *identité*, source de continuité vivante (de *temporalité*), ouverte au devenir et à l'environnement, tous deux vécus comme une richesse et non une menace. Ce processus dessine en creux ce qui advient chez les sujets pour lesquels il n'aura pu se dérouler, et qui les condamne à une forme de désespoir. L'espérance suppose l'existence d'un moment d'illusion, « illusion narcissique primaire », qui permet d'espérer la retrouvaille d'un objet perdu, à partir des traces subjectives laissées. Ce processus d'illusion nécessaire a été théorisé par Winnicott, avec le « trouvé-créé », qui apporte la conviction d'avoir une continuité dedans dehors solidement établie et que le dehors va répondre suffisamment au dedans. La perception et l'hallucination ont pu « danser » ensemble pendant un temps primaire de l'existence grâce à l'objet. Celui-ci, comme ambassadeur primaire de l'autre remplit le futur sujet humain d'un élan qui va se transformer en croyance, illusion et espérance. Croyance en soi, illusion et espérance sur l'avenir et le monde extérieur, qui permettent d'habiter le monde en établissant un lien avec lui où se découvre la possibilité de le récréer en le transformant dedans pour tolérer sa crudité. Espérance brisée de temps à autre par les avatars existentiels mais la brisure peut se rétablir. Roussillon a proposé de compléter, à la suite de Winnicott, le « trouvé-créé » par le « détruit-trouvé », qui permet d'éprouver la survivance de l'objet à la destructivité suscitée par sa désadaptation progressive (source de désillusion), sa fiabilité, et de se projeter dans l'avenir, d'espérer. Cette conception donne une place vitale aux objets premiers ; de fait, la précarité de sa condition amène depuis toujours l'homme à se tourner, à diriger son espérance vers une puissance secourable sur le modèle du nourrisson vers sa mère. Y trouvent là leur source les plus puissants moteurs de la confiance, de la croyance et de l'amour, tous liés à l'espérance, et qui comportent toujours une dimension de pari, mais d'un pari pouvant fortement influencer sur la réalisation de l'espérance. Tous ces aspects invitent le sujet à sortir de lui-même pour lier son sort aux autres, au futur, et pour certains au divin, au transcendant. A partir de là se dessine ce qui peut advenir dans ces processus : ne serait-ce pas avant tout sur l'appréciation du possible et de l'impossible ?

N'est-ce pas alors que l'espérance, selon les vers d'Apollinaire, peut se révéler violente ?

L'amour s'en va comme cette eau courante

L'amour s'en va

Comme la vie est lente

Et comme l'espérance est violente (Le Pont Mirabeau ; Apollinaire ; *Alcools*)

La violence de l'espérance évoquée ici est de deux ordres :

- violence éprouvée par celui qui espère, si il est déçu ; quitte à ce qu'il reprenne activement cette violence contre lui-même pour ne pas la subir : c'est l'auto-agressivité chez les états limites...et tout un chacun (le coup de poing dans le mur du dépit), et plus souvent encore peut-être, plus insidieux, l'inhibition, la perte du désir, l'amputation d'une partie de soi, pour ne plus souffrir. Dans les formes les plus violentes, le désespoir prend toute la place, l'*agonie* selon les termes de Winnicott et Roussillon : « L'expérience agonistique produit un éprouvé extrême, sans fin, sans issue, sans représentation, sans recours, ni interne ni externe, elle ne produit un état de désespoir absolu que si le sujet s'attribue objet et cause de l'état agonistique, que s'il tente d'échapper à l'agonie par le déni de ce qu'elle doit à l'échec de la ren-

contre avec l'objet, avec cet objet-là, cet objet premier et prototypique, que s'il devient désespoir de soi, mélancolie, déni du manque de l'objet, à travers sa forme dégénérée, que s'il devient désespoir « narcissique ». » (Roussillon, 2002, P. 94). C'est encore la *logique du désespoir* décrite par André Green (1990, p. 51), quand le sujet « ne peut se sentir aimé de l'objet, ou aimer l'objet », opposée à la *logique d'espoir*, propre aux processus primaires.

- violence tournée vers l'extérieur quand on n'accepte pas les limites posées à l'espérance par le réel, ou qu'on n'est pas capable de supporter le temps et les détours nécessaires pour que le changement se produise : violence du jaloux envers son objet, de l'amour de transfert parfois (avant celle du dépit), du pervers face à qui lui résiste, du psychotique qui substitue son délire à la réalité (la phase de rancune, classiquement décrite après celle d'espoir puis celle du dépit dans le délire érotomaniaque, sans méconnaître pour autant la potentialité d'espérance « thérapeutique » de tout délire) , de la « tendance anti-sociale » décrite par Winnicott (1958[1956]/1990) ; violence des révoltes et des révolutions pour les peuples quand ils n'ont pas de perspectives de réponses à leurs attentes, violence enfin des systèmes totalitaires quand leur idéologie se heurte au réel (mensonges d'Etat, répression des contestataires). Violence moindre, plus symbolique, mais dangereuse aussi, quand il s'agit d'adhérer sans recul à des croyances qui font peu de cas de la réalité mais prétendent se substituer à l'espérance déçue. Il faudra prendre en compte sur ce plan le pouvoir démultiplicateur des technologies du virtuel, qui entretiennent l'illusion de la toute-puissance (Sadin, 2020) ; violence quotidienne enfin de l'*impatience*, traitée dans cette revue (*RFP*, 2018/2).

Ne doit-on pas reconnaître que dans cette incapacité à reconnaître l'impossible entre pour une grande part l'incapacité à accepter la dépendance à l'autre, et la nécessité d'en passer par lui ? Aurions-nous donc à évaluer avec nos patients ce qui, de leurs attentes, sera de l'ordre du possible, et leur capacité à sortir d'eux-mêmes pour replacer leur propre aspiration au sein de leur milieu humain et naturel ? (N'est-ce pas un enjeu de même ordre auquel nous confronte aujourd'hui le souci écologique ?).

Comment pourrions-nous alors concevoir la cure ? Si elle comporte souvent une dimension d'espérance au départ, ainsi que l'écrit Catherine Chabert qui donne pour titre à son livre *Les belles espérances* (2020), celle-ci, peut-être nécessaire, n'est-elle pas empreinte d'illusion ? Cette illusion tiendrait pour partie aux attentes du patient, mais pour partie aussi aux vertus séductrices du cadre, que Jean-Luc Donnet rattache au sentiment d'invulnérabilité, à connotation incestueuse, induit par la référence exclusive au conflit interne et à la réalité transférentielle, excluant les menaces du dehors. Ici, l'intensité de l'investissement relationnel brouille la limite du possible et de l'impossible (Donnet, 2002). Chez les patients les plus fragiles, « ce n'est que lorsque la folie du sujet, et dans certains cas sa psychose, entrent dans le champ du transfert que l'analyse a vraiment lieu » (Green, 1990, p.171). Et Vassilis Kapsambelis (2020) défend la nécessité d'un temps « érotomaniaque » dans la cure des schizophrènes.

La cure serait souvent le chemin, long et escarpé, qui permettrait d'aller au-delà de ces illusions. Chemin passant par la « reconnaissance de la dépendance, de la détresse ; assumption pleine d'humilité de notre vulnérabilité, de nos limites, d'une castration symbolisée ; accès à une lucidité sur l'humaine condition, sur notre misère banale ; vision qui inscrit le travail de la cure sous le signe du deuil, deuil qui serait, en dernier ressort celui de la toute-puissance narcissique. » (Donnet, *ibidem*, p.66). Pour de nombreux auteurs, dans les souffrances les plus profondes, seul le « partage d'affect » permettrait d'accéder au désespoir et de s'en dégager : Paulette Letarte, « Une psychothérapie de dernière heure » (2018), Nathalie Zilkha, « Consolation, inconsolé et inconsolable » (2019), René Roussillon, « Agonie et désespoir dans le transfert paradoxal » (2002), Harold Searles enfin, « Le développement de l'espoir dans la relation patient thérapeute » (1981) : « L'intégration consciente de sentiments d'espoir, auparavant non intégrés et largement inconscients, procède parallèlement à la perlaboration de

sentiments progressivement plus intenses : déception, découragement, désespoir, chagrin, rage de frustration à base d'omnipotence infantile. » (p. 249). Par sa fonction symbolisante, l'analyste pourra ensuite relancer l'espoir en permettant à l'analysant de sortir de « l'alternative satisfaire le désir ou renoncer et perdre [qui] est ainsi transformée en un « simple » conflit concernant les modalités de satisfaction de celui-ci : réaliser en fait, en pensée ou aussi en paroles, réaliser en propre ou de manière métaphorique. » (Roussillon, 2008, p. 221).

L'espérance est ainsi au cœur de la destinée humaine dans sa vulnérabilité, et c'est à ce titre qu'elle nous concerne de manière cruciale, comme but et moyen de la cure.

Références bibliographiques

- André J. (dir.).(2002). *Le temps du désespoir*. Paris, Puf.
- Chabert C. (2020). *Les belles espérances*. Paris, Puf.
- Donnet J.-L. (2002). Une croyance à l'œuvre. *Le divan bien tempéré*. Paris, Puf.
- Freud S. (1933a[1932]/1984). *Nouvelles Conférences d'Introduction à la Psychanalyse*. Paris, Gallimard.
- Green A. (1990). *La folie privée*. Paris, Gallimard.
- Jankélévitch V. (1974/1983). *L'irréversible et la nostalgie*. Paris, Champ Flammarion.
- Kapsambelis V. (2020). *Le schizophrène en mal d'objet*. Paris, Puf.
- Letarte P. (2018). *Entendre la folie*. Paris, Puf.
- Roussillon R. (1995). La métapsychologie des processus et la transitionnalité, *Revue Française de Psychanalyse*, 1995/5, T.LIX. Paris, Puf.
- Roussillon R. (2002). Agonie et désespoir dans le transfert paradoxal. Dans André J. (dir.) *Le temps du désespoir* : 67-96. Paris, Puf.
- Roussillon R. (2008). *Le jeu et l'entre je (u)*. Paris, Puf.
- Sadin E. (2020). *L'ère de l'individu tyran. La fin d'un monde commun*. Paris, Grasset.
- Schumacher B. (2004). Article Espérance. Dans Canto-Sperber M. (dir.) *Dictionnaire d'éthique et de philosophie morale*. Paris, Puf.
- Searles H. (1981). *Le contre-transfert*. Paris, Gallimard.
- Winnicott D.W. (1958[1956]/1990). La tendance anti-sociale. Dans *De la pédiatrie à la psychanalyse* : 292-302. Paris, Payot.
- Winnicott D. W. (1966/1989). Lettre à Donald Meltzer, 25 octobre 1966. Dans *Lettres vives*. Paris, Gallimard, p. 216-217.
- Zaltzman N. (1998). *De la guérison psychanalytique*. Paris, Puf.
- Zilkha N. (2019). *L'altérité révélatrice*. Paris, Puf.

Numéro 4/2022

Argument du thème : L'absence

Jean-Louis BALDACCI

De l'éloignement à l'attente, de l'attention inquiète à la suspension momentanée de la conscience, la notion d'absence balaie un très large spectre qui interroge nos rapports à la réalité aussi bien externe que psychique. L'absence implique en effet la prise en compte de tout le cheminement qui va de l'hallucination à la perception et à la conscience. Serait-ce un champ trop étendu ? Et serait-ce pour cela que le thème n'a jamais été directement traité au cours d'un Deauville ou d'un N° de la Revue Française de psychanalyse ? Au plus près on peut trouver la Séparation. Mais l'absence ne peut se réduire à l'absent !

Pourtant dans les années 70 lors d'un congrès international de psychanalyse André Green présentait un rapport intitulé « L'analyste, la symbolisation et l'absence dans le cadre analytique ». Il ouvrait là toute une réflexion sur l'absence et avec elle un questionnement sur les changements dans la pratique analytique ainsi que sur la place de la psychanalyse dans le social. Plus récemment ces questions se sont trouvées actualisées par des épisodes répétés de confinements liés à une pandémie. Absence de séances ? Absence des patients ? Absence des analystes ? Analyse à distance ? Les aménagements de la pratique imposés par les circonstances aussi bien ceux concernant la situation analytique que les échanges inter-analytiques ou avec le public, ont reposé la question des rapports de la présence et de l'absence. Téléphone, zoom, skype nous ont montré que ces médiums bouleversaient nos repères habituels concernant l'absence et la présence. S'ils n'empêchaient pas de poursuivre le travail en impliquant l'audition et la vue, en revanche ils privaient de l'odorat, de la motricité et du toucher rendant en particulier inutile l'interdit de ce dernier si lié aux tabous de l'inceste et du meurtre. Du même coup les résistances se trouvaient-elles illusoirement réduites et la dimension économique du processus analytique profondément remanié. Or Freud souligne que la réduction du facteur quantitatif est probablement l'essentiel du traitement psychanalytique¹. Prise de position qui permet de mieux comprendre à propos du transfert et de son interprétation la formule : « nul ne peut être abattu in absentia ou in effigie² ». De fait ces options contraintes d'aménagement du cadre avec présence partielle, ne sont compatibles avec le projet analytique qu'à la condition d'être temporaires et d'engager une attente du retour à la présence réelle. Or l'attente est au cœur de ce que l'on pourrait appeler le travail de l'absence, ce travail qui évite le vide comme point d'appel de l'effraction traumatique.

Car dans la théorie freudienne, l'absence vécue passivement et activement, apparaît nécessaire au traçage du chemin qui relie la mémoire de l'expérience de satisfaction à la perception de la réalité. Ce cheminement, fait d'allers et de retours, cherche à articuler principe de plaisir et principe de réalité. Il essaie de parer au risque de la détresse et de l'effondrement d'un moi toujours en construction. Dans ce parcours, hallucination, motricité et entre les deux le rêve sont les moyens dont dispose le psychisme naissant pour parvenir à cette articulation. Or aucune de ces trois fonctions ne peut à elle seule retrouver la satisfaction attendue. Comment l'attente peut-elle alors conjuguer les traces mnésiques que ces fonctions déposent, pour de-

¹ « La correction après coup du processus de refoulement originaire, laquelle met fin à la puissance excessive du facteur quantitatif, serait donc l'opération proprement dite de la thérapie analytique ». L'analyse avec fin et l'analyse sans fin

² Cf La dynamique du transfert

venir féconde, peupler et psychiser l'absence ? Très tôt il semble que le jeu de la dialectique présence/absence soit impliqué. Pouvoir absenter l'objet en sa présence³ serait la condition de pouvoir présentifier l'objet en son absence. Son rôle est donc crucial, en particulier sa capacité de se faire absenter en présence, mais aussi de s'absenter en présence c'est-à-dire de respecter une distance suffisante qui ouvre sur son autre. Différentes propositions théoriques cherchent à en rendre compte. On peut ainsi citer, et la liste n'est pas exhaustive, celle de la capacité d'être seule en présence, de la rêverie maternelle, de la censure de l'amante, de l'hallucination négative et de la structure encadrante, enfin plus récemment du don d'absence⁴. Toutes montrent que l'objet dresse le métier sur lequel l'aiguillon de la pulsion et le fil du langage viennent tisser le plaisir et la douleur, le rire et les pleurs, les cris et les mots, le jeu et le récit, la lecture et l'écriture, le désir et la rêverie, sur la trame d'un auto-érotisme investi en référence à ce qui est absent sur et dans le corps⁵. Ainsi, grâce à l'objet, le travail de l'absence essaie-t-il de transformer hallucination, motricité et rêve en refoulement, sublimation et identification, trépied fondateur d'un moi capable de percevoir et d'accepter la réalité sur le fond d'une histoire. Selon cette perspective le travail de l'absence serait le prototype et peut-être la condition du travail de deuil.

Le deuil fait revenir à la situation analytique. L'expérience du transfert ne repose-t-elle pas en effet sur la reprise d'un deuil suspendu, et peut-être d'un travail de l'absence entravé ? Mais entravé par quoi ? Par l'objet ? Par le retour d'un actuel traumatique qui n'a pas encore de représentation ? Deux adversaires qui sollicitent parfois du côté de l'analyste des réponses antinomiques. Comment en effet peut-il dénoncer l'un sans susciter la domination de l'autre à moins de devenir lui-même objet omnipotent et user de la suggestion ?

Comment le travail de contre-transfert permet-il de trouver le lieu fécond de l'absence ?

C'est ce que nous avons choisi de travailler durant ces deux jours de colloque.

³ Pensons à cette note de Freud dans Le mot d'esprit à propos du nourrisson repus qui laisse échapper le sein en souriant : « *c'est là un geste réellement expressif qui correspond à la résolution de ne plus prendre de nourriture et représente pour ainsi dire un "assez", ou "plus qu'assez". Ce sens primitif du rassasiement joyeux a peut-être procuré au sourire qui comme on le sait demeure le phénomène fondamental du rire, le rapport ultérieur avec les processus de décharge joyeuse* »

⁴ Dont les auteurs sont respectivement : D.W. Winnicott, W. Bion, D. Braunschweig et M. Fain, A. Green, J-L. Donnet

⁵ et qui nourrit les scénarii sexuels infantiles

Numéro 1/2023

Argument du thème : Haïr

date limite des manuscrits : 01/07/2022

Denis HIRSCH*

41, Rue du Roseau, 1180 Bruxelles - dhirsch@skynet.be

Jean-François GOUIN**

80, Quai Jacques Bourgoïn 91100 Corbeil-Essonnes- jfgouin49@gmail.com

Monique SELZ***

21 rue Castagnary 75015 Paris – monique.selz@gmail.com

Tu haïras ton prochain comme toi-même.

Hélène L'Heuillet, 2017

Le piège de la haine, c'est qu'elle nous enlace trop étroitement à l'adversaire.

Milan Kundera, 1990

Pourquoi encore la haine ?

Parce qu'elle explose dans tous les domaines. En politique où elle est d'usage sans limitation aucune, amplifiée par l'anonymat cautionné par les réseaux sociaux ; dans un monde volcanique où attentats, terrorisme, guerres, dictatures, sévissent sans restriction à la mesure d'un arsenal technique de destructivité irrépressible ; dans la société, dans les institutions publiques ou privées, dans les écoles même où certains jeunes en viennent à de véritables batailles rangées, voire n'hésitent pas à s'entre-tuer sans l'ombre apparente d'une culpabilité, dans les familles et dans les couples, au sein desquels le confinement lié à la pandémie a considérablement augmenté les violences ; dans la clinique enfin, où elle s'invite à notre table et nous pousse légitimement à nous interroger, nous autres psychanalystes, sur sa fonction inconsciente et ses diverses incidences.

Comment héritons-nous de la haine fatale et ravageuse du XXe siècle qui a si violemment affecté nos ascendants, parfois au-delà de la douleur ? Et comment cette expérience nous a-t-elle été transmise ? Les mots que nous parlons en portent encore la marque, comme le propose Laurence Kahn dans son livre « Ce que le nazisme a fait à la psychanalyse » (2018). Peut-on considérer que l'un des effets d'un tel dévoiement serait la haine de la pensée et en particulier la haine de la psychanalyse ? Car la psychanalyse et les psychanalystes ne sortent pas indemnes d'un tel héritage.

Le trajet de la haine chez Freud, complexe, varié et riche, fait monter celle-ci en puissance tout au long de son œuvre, dans les deux registres du collectif et de l'individuel. Notons qu'il emploie deux substantifs : *der Hass*, la haine, et *das Hassen*, le haïr, celui-ci renvoyant plutôt à un agir, tandis que le premier qualifierait un affect.

* Psychiatre, psychanalyste et membre de la Société Belge de Psychanalyse, psychodramatiste, psychanalyste de groupe et d'institution.

** Psychanalyste, psychodramatiste, membre de la SPP.

*** Psychiatre, psychanalyste, psychodramatiste, membre de l'APF.

A l'origine, la haine se situerait du côté des pulsions d'autoconservation. « Les modèles exacts de la relation de haine ne dérivent pas de la vie sexuelle, mais du combat du moi pour sa conservation et son affirmation » écrit Freud dans « Pulsions et destin des pulsions » (Freud 1915c, p.185). C'est donc de l'être, de l'existence, dont il s'agit d'abord, comme le théorisent nombre d'auteurs qui la différencient clairement de la jalousie qui concerne l'avoir. C'est là que nous rencontrons Winnicott et sa « haine dans le contre-transfert ». L'absence de haine à ce stade, comme le suggère Paul-Laurent Assoun (2006), signerait-elle une défaillance spéculaire ?

La haine est donc première. C'est l'autre, le désagréable, l'extérieur, et en fait le réel, qui seraient haïs. Mais s'agit-il dès cet instant de haine, alors que l'*infans* ne parle pas encore ? N'est-on pas plutôt dans un contexte de négativité dont Freud fait le moteur de la vie psychique ? Julia Kristeva propose le terme d'« abjection » (Kristeva, 1980) pour signifier l'expérience initiale et fondatrice du nouveau-né séparé du contenu utérin, puis du corps maternel.

A contrario, le « moi plaisir purifié » (Freud, 1915c) se formerait par introjection de tout ce qui pourrait constituer une source de plaisir.

La fonction primordiale de la haine est d'être discriminante des premiers repères. Elle est nécessaire à la reconnaissance de la différence moi – non moi, dedans – dehors, donc à la détermination des limites entre le moi et l'extérieur, entre le sujet et les objets primaires en particulier. Est-elle d'essence narcissique ? Elle a en tout cas une fonction narcissique fondamentale et contribue de façon majeure, par le rejet à l'extérieur de ce qui est craché, haï, à la constitution du moi. Plus tard, dans le cadre des pulsions du moi, elle participe à l'ambivalence œdipienne par la rivalité avec le père ou la mère.

C'est l'enjeu pulsionnel érotique qui provoque le meurtre du père de la préhistoire personnelle, acte fomenté par la haine et qui sera pourtant à l'origine du lien social. En effet, c'est dans la haine que les frères vont pouvoir fraterniser puis, poussés par la culpabilité, ressusciter le père tué et l'ériger en place d'idéal du moi dans un contexte de socialité.

L'intervention de la dynamique sadique, érogénéisant l'agressivité, va rapprocher amour et haine pour en faire un couple, arrimé alors à l'instance plaisir-déplaisir, ce qui pourra conduire à parler de « la haine de l'amour » ou de « l'amour de la haine ». Leurs liens vont se resserrer lorsque l'ambivalence, dirigeant les motions agressives et les motions d'amour vers le même objet, va les associer pour le meilleur et pour le pire. Il en résulte que l'opposé de la haine n'est pas l'amour mais que, associée à l'amour, elle s'oppose à l'indifférence, même si une certaine indifférence active peut être comprise comme générée par la haine.

Contrairement à ce qu'ont pu affirmer les théories philosophiques des passions, il n'y a pas de communauté d'origine entre l'amour et la haine. La haine est plus ancienne que l'amour et tous deux, de souche différente, ne procèdent donc pas par clivage d'un même élément originaire.

Les choses évoluent chez Freud avec l'introduction du second dualisme pulsionnel. Pour tenter d'élaborer le mécanisme de transformation de l'amour en haine et inversement, il fait l'hypothèse d'une énergie déplaçable, issue de la provision de libido narcissique déssexualisée, différenciable selon les cas en éros ou en destructivité.

Amour et haine ont tout intérêt à s'intriquer en un équilibre toujours cependant susceptible de se défaire. Haine de soi et haine de l'autre, pulsion de vie et pulsion de mort forment un équilibre éminemment instable, car elles ne sont ni similaires, ni symétriques, ni indépendantes de la contingence. Dans tous les cas, la haine refoulée ou non, reste indestructible. Comme le note Jacques André (2009, p. 56) « La haine a des certitudes, une

permanence dans l'être, que l'amour n'a pas ». Par formation réactionnelle, l'amour peut la refouler, mais pas l'éteindre. Maintenu dans l'inconscient par l'amour, elle joue un grand rôle dans la genèse de l'hystérie, de la paranoïa, de l'érotomanie. Devenirait-elle alors une sorte de métamorphose de l'amour ? Comment comprendre cette notion de haine quand elle semble être un destin de l'amour tout en étant l'opposé ? De même qu'il est plus difficile de se détacher d'un « mauvais » parent, la haine attache le sujet à l'objet plus que ne le fait l'amour.

Et quel est le rapport de la haine avec la pulsion de mort ? Indique-t-elle au sujet une direction à la pulsion de destruction, pouvant alors le motiver à « frapper » ? (Assoun, 2005).

En tout cas, Freud constate que « toute relation humaine quelque peu durable entre deux personnes contient un dépôt de sentiments inamicaux » (Freud 1921c, p.39). Ainsi, tout lien impliquant la libido est créateur de haine. Et parents, enfants, fratries, amis, couples en cultivent les sédiments.

Au niveau des grands groupes, c'est le « narcissisme des petites différences » (Freud, 1921c) qui en permet l'agrégation. On ne se hait bien qu'entre quasi-identiques. La « guerre des boutons » est dramatiquement féconde sur notre globe et à travers le temps. La haine se loge dans l'écart, de préférence minuscule, susceptible de faire flamber le narcissisme.

Cela nous amène à interroger la place de la haine dans la culture. En effet, celle-ci exige un renoncement pulsionnel, d'où une frustration, un déplaisir instigateur inévitablement de haine, elle-même pourtant au centre de très nombreuses créations, qu'il s'agisse de littérature, de philosophie, de théâtre, d'opéra, de politique, signifiant à quel point elle est porteuse de potentialité d'action, de mise en mouvement. Mais, n'est-ce pas quand l'idéal de culture disparaît et quand la haine de la culture se transforme en détestation du savoir et de la loi que nous entrons dans le domaine de la barbarie ? Ce sont les situations de guerre, de génocides, de djihad qui sont actionnées par la passion haineuse. Dans « Pourquoi la guerre ? », Freud en vient même à envisager un processus qui pourrait « mener à l'extinction de l'espèce humaine, car il endommage la fonction sexuelle de plus d'une manière » (Freud, 1933b, p.80). Dans une lettre à Marie Bonaparte, contemporaine de l'arrivée de Hitler au pouvoir, il écrivait : « On ne peut s'empêcher de remarquer que la persécution des juifs et les restrictions de la liberté de pensée sont les seuls points du programme hitlérien qui peuvent être menés à terme. Tout le reste n'est que faiblesse et utopie » (cité par Assoun, 2005, p.176).

Tout cela pose la question du statut de la haine. Est-elle un sentiment ? Un affect ? Un acte ? Une passion ? Un mouvement pulsionnel ? Faut-il lui donner un statut métapsychologique ? Ou bien échappe-t-elle à toute classification ? Elle est en tout cas un facteur important du lien à l'autre. Nous l'avons repérée du côté des pulsions du moi comme préservation de l'être, du côté des pulsions sexuelles lors des sensations de déplaisir, mais aussi comme expression de la pulsion de mort.

Si l'on en vient à la clinique, comment penser la place de la haine dans certaines configurations comme la réaction thérapeutique négative, la mélancolie, le masochisme, toutes situations où elle est particulièrement présente ? Et que dire de la situation transférentielle ? Le transfert – contre transfert renvoie à l'ambivalence du rapport à l'objet : en même temps haï car provocateur de stimulations et d'excitations désagréables comme tout élément extérieur et aimé dans sa fonction de *Nebenmensch* qui apporte une altérité sédatrice d'anxiété et propre à satisfaire les besoins.

Enfin, comment et pourquoi la haine se transmet-elle si facilement d'une génération à l'autre ? Sur ce point, Piera Castoriadis-Aulagnier (1975) a proposé le concept de « contrat

narcissique originaire », transmis grâce aux « énoncés » de certitude » et à « la violence des interprétations » de génération en génération.

Haine dans sa valence négative et terrifiante, haine dans sa valence positive et protectrice. Tous questionnements dont nous proposons de débattre dans ce numéro de notre revue.

Bibliographie

- André J. (2009). *Les 100 mots de la psychanalyse*. Paris, Puf, Que sais-je ? N° 3854.
- Assoun P.L. (2005). La haine surmoïque. Haine dans la culture. Haine de la culture. Dans *Monographies et débats de Psychanalyse. La Haine* :161-177. Paris, Puf.
- Assoun P.L. (2004). La prédiction freudienne. Pour une métapsychologie de la haine pure. Dans *Freud à l'aube du 21^e siècle* : 13-27. Paris, L'esprit du temps.
- Castoriadis-Aulagnier P. (1975). *La violence de l'interprétation, Du pictogramme à l'énoncé*. Paris, Puf.
- Freud S. (1915c/1988). Pulsions et destins de pulsion. *OCF.P*, XIII : 163-185. Paris, Puf.
- Freud S. (1921c/1991). Psychologie des masses et analyse du Moi. *OCF.P*, XVI : 1-83. Paris, Puf.
- Freud S. (1933b [1932]/1995). Pourquoi la guerre ? Lettre d'Einstein à Freud. *OCF.P*, XIX : 65-68. Paris, Puf.
- Kahn L. (2018). *Ce que le nazisme a fait à la psychanalyse*. Paris. Puf.
- Kristeva J. (1980). *Pouvoir de l'horreur. Essai sur l'abjection*. Paris, Le Seuil.
- Winnicott DW. (1947/1989). La haine dans le contre transfert. Dans *De la Pédiatrie à la psychanalyse* :72-82 . Paris, Payot.